

Titre : *Mael s'envole*

Auteur : Marie Bouquin

Note d'intention

Ce projet est né dans une salle de classe. J'étais AESH (accompagnante d'élèves en situation de handicap) auprès de Mael, une petite fille trisomique, dans une école qui ne savait pas vraiment quoi faire d'elle. Ce qu'on a construit ensemble cette année-là, à travers des jeux, des sons, des gestes, un langage qui n'appartenait qu'à nous et m'a ouvert un espace de cinéma. Non pas parce qu'il y avait une histoire à raconter, mais parce qu'il y avait une attention à porter.

Je sens que c'est maintenant qu'il faut faire ce film, parce que l'école change, ou prétend changer, et que l'inclusion devient un mot qu'on applique plus qu'on questionne. Les personnages ne sont pas là pour illustrer des rôles sociaux, mais pour incarner ce que l'arrivée de Mael déplace, parfois de manière imperceptible. Chacun réagit à sa façon : maladresse, gêne, enthousiasme, retrait. Ce sont ces écarts que j'ai envie de filmer.

L'écriture essaie aussi de laisser de la place à quelque chose de plus léger. Ce n'est pas un film comique, mais il y a des décalages, des situations absurdes, des instants qui font sourire sans prévenir. L'humour vient souvent des enfants eux-mêmes : ils interprètent à leur manière ce qu'on leur dit, inventent des mots, ratent les consignes, ou les rejouent à côté. Ce sont ces glissements qui m'intéressent.

Ce que je cherche à filmer, c'est l'inattendu. L'instant où un enfant fait basculer un cadre, sans même le vouloir. Je ne sais pas exactement ce que Mael provoque chez les autres. Je veux le découvrir en filmant.

Le film questionne aussi le regard lui-même. La caméra est présente, visible, et finit par devenir un personnage à part entière. Mael ne l'ignore pas, mais au contraire, elle l'interpelle, la défie, joue avec. À un moment, elle demande : « C'est toi qui me regardes ou c'est moi ? » Cette phrase résume bien le basculement que je cherche : faire en sorte que le regard ne soit pas à sens unique. Parce que filmer le handicap, c'est toujours courir le risque de glisser vers une forme de mise en exposition. Or ici, c'est Mael qui décide. Elle choisit ce qu'elle montre, ce qu'elle cache, ce qu'elle détourne. Et c'est peut-être ce qui la rend si juste à l'image : au milieu d'un dispositif où tout le monde compose, elle est la seule à ne pas jouer.

Le film raconte une journée dans une école, où une équipe de tournage est envoyée pour filmer un dispositif d'inclusion. C'est un court métrage d'animation, construit comme un faux documentaire. La caméra fait partie du récit, elle participe aux scènes, crée un cadre : un espace d'observation, de tension, de contrôle. Et Mael, dans ce cadre, se déplace différemment. Elle dérange le plan. Elle échappe. Et c'est précisément dans cet écart que le film prend forme.

Même si le film est en animation, et donc très anticipé sur le plan visuel, il reste une part vivante et mouvante : le son. C'est par la bande son que le film continue à se construire au moment du tournage : la voix de Mael, ses respirations, les bruits qu'elle aime, les sons qu'elle capte, deviendront matière. Avec Mathias, le sound designer, nous avons pensé un dispositif léger, souple : un petit enregistreur sonore tenu par Mael elle-même dans le récit, qui lui permet de collecter ce qu'elle entend. Ces fragments viendront nourrir la bande-son et l'écriture même du film.

Le son n'est pas là pour illustrer. Il est là pour transmettre une perception du monde. On pense aux *Enfants loups* de Mamoru Hosoda, où les ambiances et les silences jouent un rôle essentiel dans l'expression des émotions. On veut garder cette économie-là : faire entendre un souffle, un froissement, une vibration. Donner corps à ce que l'image ne peut pas traduire seule.

Avec Alice, nous avons choisi d'utiliser des crayons de couleur gras pour obtenir une intensité franche et chaleureuse. Les couleurs des personnages sont vibrantes, pour mettre l'accent sur leurs relations plutôt que sur le décor. Cela permet de diriger le regard du spectateur vers les gestes, les regards, les liens humains. On tient à garder visibles les coups de crayon, les lignes parfois irrégulières, les aplats imparfaits, ainsi

que la texture du papier à grain. Ce sont ces éléments qui donnent au dessin sa présence, sa fragilité.

Nous avons aussi porté une attention particulière aux visages, et en particulier à celui de Mael. L'enjeu, pour nous, est de capter au plus près ses expressions et micro-expressions. Pour cela, son rig facial est plus finement travaillé. Contrairement aux autres enfants, qui ont simplement deux points pour les yeux, Mael a un regard dessiné, animé avec plus de précision. Cela permet d'entrer dans ses émotions et sa manière d'être au monde.

Son corps est lui aussi animé à partir de ses gestes réels. Mael tire la langue, louche légèrement, utilise parfois ses mains pour avancer ou se rééquilibrer. Ces mouvements font partie d'elle, et on souhaite les retranscrire avec justesse, sans les simplifier ni les exagérer. C'est une écriture du mouvement qu'on retrouve par exemple dans *Le garçon et le monde* de Alê Abreu, où le trait, brut et coloré, capte autant l'élan de l'enfance que son étrangeté.

Les décors sont pensés de manière très épurée : pas d'aplats, uniquement des contours. Cela permet de ne pas surcharger l'image, et de garder l'attention centrée sur les personnages et leurs interactions.

Le court métrage est cadré, construit, storyboardé, bien sûr. Mais il reste traversé par ce qui ne peut pas se prévoir. C'est un film qui ne part pas d'un message, mais d'un trouble. Il ne cherche pas à faire comprendre, mais à faire ressentir. Ce n'est pas un film sur Mael. C'est un film avec elle. Et c'est dans cette attention-là que ce projet est nécessaire.